

L'Association du vieux

Autor(en): **E.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 52 [i.e. 53]

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177376>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

manque, et nos abonnés seront servis comme du passé. Qu'ils se rassurent donc et assistent en foule à l'ouverture solennelle de la troisième année du *Conteur vaudois*.

L. M.

Paris, le 16 novembre 1864.

Mon cher *Conteur*,

Tu n'attends pas de moi que je te donne la description des merveilles de Paris, les descriptions à distance... c'est bien froid, et puis, il pleut à Paris, ces jours; les boulevards sont couverts de boue et l'on se tient tranquillement chez soi, au coin de son feu. Mais il en coûte de faire du feu à Paris; figure-toi que je paie 28 sous, 1 fr. et 40 cent. pour cinquante livres de bois, c'est qu'on vend le bois au poids ici, ce qui fait à raison de vingt-cinq quintaux pour un moule de sapin, 68 fr., et pour un moule de hêtre, 110 fr. C'est à donner le frisson. Il est vrai que l'on allonge sa provision de bois au moyen de houille, de bonne houille, qui coûte, au détail, 3 fr. le quintal; c'est un combustible qui, grâce à son pouvoir calorifique, coûte deux fois moins que le bois. On ne l'emploie pas assez à Lausanne pour le chauffage domestique; la houille grasse flambe comme le bois et ne présente pas cette chaleur desséchante du coke.

Sais-tu, mon cher *Conteur*, ce que c'est qu'un *cotret*? non! C'est un paquet de petit bois, bien sec, un peu résineux, et qui allume parfaitement une bonne charge de combustible. Mais l'accompagnement indispensable du *cotret*, c'est la *boule*. Une boule c'est, comment faut-il dire, une petite boule, ma foi, de copeaux, de *rebibes*, plongée dans la résine. C'est d'un emploi très-commode, aussi la boule est-elle brevetée, s. g. d. g. au grand désespoir des marchands de bois dont plusieurs ont été ruinés par des procès en contrefaçon. Heureux pays!

Quand on ne reste pas chez soi, le soir, on a tous les moyens possibles de se distraire, les cafés, comme à Lausanne, les cours publics, comme... on n'en a pas à Lausanne, ne parlons pas de théâtre pour aujourd'hui. On ne fait pas son éducation sur cette matière, dans notre bonne ville, et l'on n'apprend pas d'un jour la langue des chroniques théâtrales. En attendant les conférences littéraires et scientifiques qui se donneront cet hiver à la Sorbonne, à l'instigation du ministre de l'instruction publique, M. Duruy, les cours du Conservatoire des arts et métiers ont commencé dans tout leur éclat. Ces cours, qui sont destinés aux ouvriers, mais qui s'adressent en réalité à un public très-mélangé, comme celui qui fréquente les séances Lochmann de l'Hôtel-deville; ces cours, dis-je, sont suivis avec empressement. J'ai compté l'autre soir plus de 700 auditeurs au cours de physique de M. Becquerel, et plus de 200 personnes s'étaient réunies pour entendre une leçon sur l'économie industrielle, professée par M. Barat.

De magnifiques amphithéâtres, confortablement chauffés et éclairés, des professeurs éloquents, des ex-

périences intéressantes, tout est fait pour attirer le public qui préfère les nobles occupations de l'intelligence aux délassements du comptoir d'un marchand de vin. — Une observation ici. Tous les édifices de Paris, temples, églises (même les plus grandes), salles de justice, amphithéâtres de cours publics, toutes ces salles sont chauffées et ventilées au moyen de puissants calorifères. Aux Arts et Métiers, le général Morin, directeur du Conservatoire, qui s'occupe spécialement depuis quelques années des questions de chauffage et de ventilation, vient s'assurer à chaque instant de l'état de la température dans les diverses régions des amphithéâtres; il suit avec intérêt la marche des thermomètres, il veut que son public soit confortablement établi.

Les *spécialités* sont le caractère distinctif de l'industrie et du commerce parisiens. Un marchand de chaussures de mon voisinage a trois vitrines sur lesquelles on lit: — spécialité pour hommes, — spécialité pour dames, — spécialité pour enfants. Il me semble que toutes ces spécialités réunies sont bien près de faire une généralité. Un marchand de confection a des *spécialités* pour tous les articles de son commerce. Il y a jusqu'à la spécialité des voisins qui vous délassent pendant toute une journée par des exercices de cornet à piston et de ténor enroué. Ceci me rappelle les concerts populaires qui ont lieu chaque dimanche au Cirque Napoléon; la musique classique est mise à la portée de toutes les bourses et plus de 4000 auditeurs en profitent chaque fois.

Une autre fois, cher *Conteur*, je tâcherai de te donner quelques renseignements sur les divers cours qui sont offerts aux jeunes ouvriers et apprentis, dans les différents quartiers de Paris.

L'Association du vieux.

Il s'est formé à Lausanne, au commencement de cette année, une association dite *du vieux*, dont nombre de personnes ignorent peut-être le but et même l'existence.

Un comité de dames s'est constitué, à l'instar de celui de Genève, afin d'utiliser les vieux habits et les vieilles hardes hors de service, de faire gagner de pauvres ouvriers sans ouvrage, et de procurer, moyennant un très-minime paiement, des vêtements à la classe indigente.

Ces charitables dames se sont réparties l'ouvrage de la manière suivante :

Sous la surveillance de la directrice, deux d'entre elles s'occupent des vêtements d'hommes, deux autres des vêtements de femmes, deux autres de la literie, etc.

L'ouvrage, prêt à être livré aux ouvriers, est remis au tailleur, au dégraisseur, à la blanchisseuse de la société. Les vieilles hardes sont bientôt rapportées par eux... et toute cette défroque est devenue propre et tout à fait convenable.

Mais, demandera-t-on peut-être, pourquoi vendre et non pas donner ?

Pour deux raisons : d'abord, pour pouvoir payer les ouvriers, et ensuite, parce que les indigents sont en général plus soigneux de ce qu'ils achètent que de ce qu'on leur donne.

L'association ne reçoit pas seulement les vieux habits, mais encore les vieux chiffons, la maculature, les vieux grès et la vieille batterie de cuisine ; il va sans dire que les dons en argent sont les bienvenus.

Le local de la société est à la Cité-ouvrière, place du Tunnel.

Maintenant, messieurs, défaites-vous de vos vieux habits, et vous, mesdames, de vos vieilles robes ; portez-les au local précité, et vous aurez la satisfaction d'avoir contribué à l'encouragement d'une institution des plus utiles et des plus honorables.

E. G.

L'hiver. — Les engelures.

Voici l'hiver avec son contingent de rhumes et d'engelures ; chacun commence à se protéger de son mieux contre la rigueur de la saison : les marchands de combustibles se frottent les mains en voyant le bourgeois qui arrive faire ses emplettes de charbon, tourbe, bois, etc.

Celui-ci, majestueusement enveloppé dans une longue robe de chambre, les pieds devant un bon feu, éprouve sans doute une douce émotion, en entendant siffler la *bise*, ou en voyant la neige battre les carreaux. Celui-là, obligé de sortir, va chercher dans l'armoire, le cache-nez oublié depuis un an. Les dames, de leur côté, se couvrent de fourrures ; et le malheureux, qui n'a ni bois, ni fourrures, bat la semelle en attendant le printemps.

Lorsqu'enfin le soleil commence de nouveau à répandre sa bienfaisante chaleur, il est bien de ces gens-là qui s'estiment heureux d'avoir passé l'hiver sans éternuer cinq cents fois, et de retrouver en bon état leur nez, qui avait pris des dimensions inquiétantes, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour ornement.

Cependant avec quelques précautions on évite encore un rhume, mais les engelures ! Les enfants en savent quelque chose, de ces maudites engelures ; et les papas se souviennent encore des douleurs qu'ils en ont éprouvées dans leur jeune âge.

N'êtes-vous pas émus par les gémissements des dames et les lamentations des enfants, et ne seriez-vous pas contents de connaître un moyen de terminer en peu de jours, la cause de leur désespoir ?

Ce moyen, je vais vous le confier ; il m'a été communiqué en grand secret, par un docteur du Kamtschaka, qui, avec sa recette, a opéré 64,441 guérisons authentiques certifiées par un grand nombre de chefs de tribus.

Il y a bien une fraction de $\frac{1}{2}$, mais nous la négligeons pour le moment.

Voici la recette :

« Prenez pour 20 centimes d'huile épurée, ajoutez-y un peu de chloroforme, un dixième tout au plus, et frottez soir et matin les parties endolories avec ce mélange. »

Ce remède, moins connu chez nous que la Revalscière, qui guérit tous les maux, mérite cependant la réputation qu'il a acquise au pôle nord. Il n'est pas si cher que la farine de lentilles du docteur Dubarry, en revanche je le crois meilleur.

Essayez, enfants, et vous verrez !

ETIENNE G.

Les chemins de fer.

Ils sont très-utiles, nous en convenons, vous en convenez, tout le monde en convient. On voyage rapidement, c'est vrai, à bon marché, c'est presque vrai, commodément ce n'est pas toujours vrai. On a écrit des volumes sur l'art de construire les chemins de fer ; on en pourrait écrire sur les avantages et les inconvénients de ce mode de transport ; on en ferait entr'autres un fort intéressant sur les charmes et les *embêtements* d'un train de plaisir ; mais ce n'est pas ce que nous voulons faire aujourd'hui ; nous n'aurions pas plus le temps de le composer que vous n'auriez celui de le lire.

Mais que voulez-vous donc, nous dira un lecteur impatient, à quoi sert ce long préambule ?

Vous ne devinez pas, cher lecteur ; mais ce long préambule nous sert à entrer en matière... et de plus il contribuera à donner à notre petit article une longueur raisonnable !

Nous voulions vous dire quelques mots du chemin de fer badois, tout au moins de la partie que nous avons parcourue de Waldshut à Constance.

Un des avantages que présentent les chemins de fer d'Allemagne, avantage qui a bien son mérite, et dont nous n'avons pas tardé à nous apercevoir, c'est le bon marché. En effet, pendant que nous payons, aux 3^{mes} classes, 2 fr. 05 cent. pour aller de Lausanne à Yverdon, on ne paie aux mêmes classes que 3 fr. 50 cent. pour aller de Waldshut à Constance, à une distance près de trois fois aussi grande.

Il est vrai que la construction de la voie n'a pas dû être bien coûteuse ; à part deux tunnels passablement longs, l'un au sortir de Waldshut et l'autre avant d'arriver à Schaffhouse, il n'y a guère de grands travaux, mais la voie passant au nord de collines peu élevées qui la séparent du Rhin, il n'eût pas été bien difficile de trouver quelque Mauremont à percer, par peu qu'on y eût tenu.

Une chose qui nous a cependant désagréablement surpris sur cette ligne à peine achevée, c'est d'y retrouver de petits wagons analogues à ceux de l'Ouest. Quand on a quelque peu habitué les grands wagons généralement en usage dans la Suisse allemande, on se trouve bien moins à son aise dans ces sortes de ca-